



**CLAUDE BAECHTOLD PAOLO WOODS SERGE MICHEL**

# **RIVERBOOM**

**Un documentaire de  
CLAUDE BAECHTOLD**

1h35 - France - 2024 - Flat - 5.1

**DISTRIBUTION**

**Zinc.**

33, rue Vivienne  
75002 Paris  
contact@zinc.fr

**AU CINÉMA LE 25 SEPTEMBRE**

MATÉRIEL DISPONIBLE SUR [HTTPS://ZINC.FR/](https://zinc.fr/)

**RELATIONS PRESSE**

Tony Arnoux / Pablo Garcia-Fons  
tony@ricci-arnoux.fr / 06 80 10 41 03  
pablo@ricci-arnoux.fr / 06 73 04 76 39



# Synopsis

Afghanistan, 2002. Trois jeunes reporters montent dans une voiture pour un périple qui va changer leur vie à tout jamais. Serge, un journaliste moraliste et bourreau de travail, Paolo, un photographe aussi jovial qu'inconscient, et Claude, un typographe suisse froussard qui s'improvise cinéaste.

# Entretien avec Claude Baechtold, Serge Michel et Paolo Woods

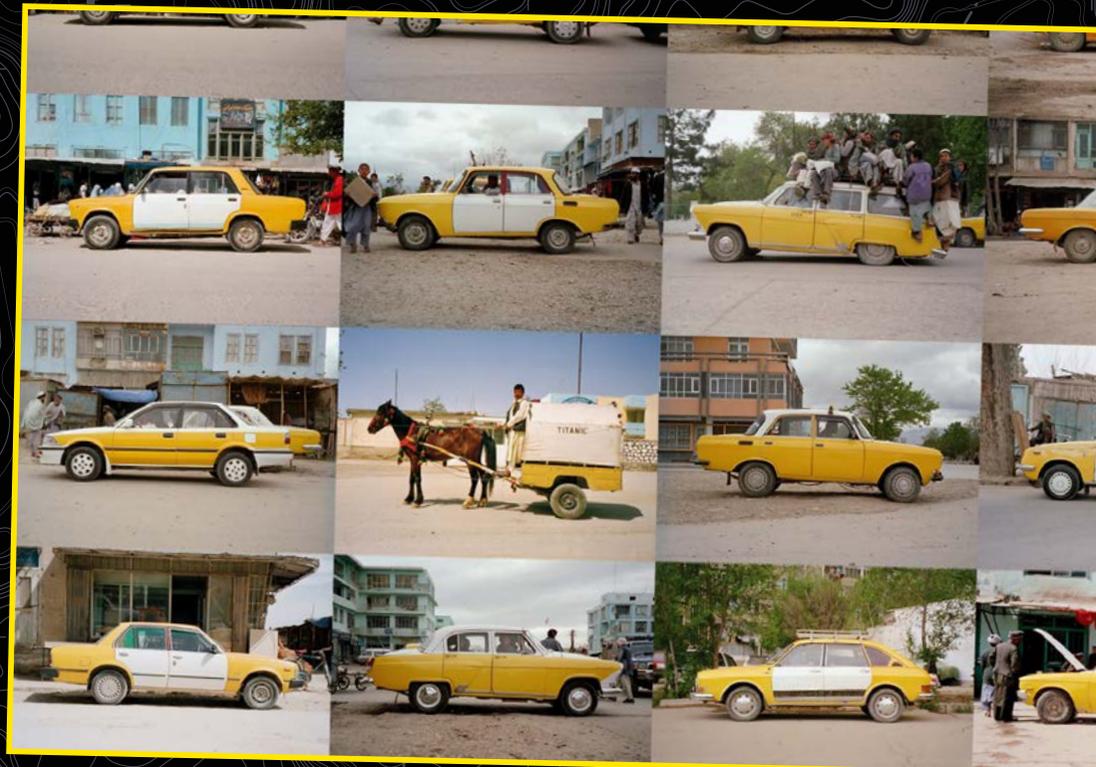
**Qui étiez-vous, chacun, avant cette aventure qui a changé votre vie ? Quel avait été votre parcours jusqu'à ce voyage initiatique de deux mois en Afghanistan, en pleine invasion américaine ?**

Claude : Toi Paolo, tu étais...

Serge : Mais laisse-le répondre !

C. : Non non, il est pas capable de répondre ! Il a fait des études d'histoire de l'art, et il avait un labo de photo à Florence. C'est ça ?

Paolo : Je venais effectivement du milieu de la photo d'art, des galeries, des biennales, des festivals... J'ai commencé à travailler pour la presse autour de 1999. J'ai d'abord été au Kosovo, puis en Iran, où j'ai rencontré Serge, qui m'a alors conseillé d'aller en Afghanistan, pour me tester, pour voir si j'étais fait pour la photographie de guerre. Il m'apprend que les Iraniens expulsent des milliers d'Afghans chaque semaine à l'époque, dans des bus. Je suis monté dans l'un d'eux, et je me suis retrouvé en Afghanistan sans rien connaître. 3 semaines après, lors d'un autre voyage, j'ai été arrêté par les Talibans. Ça a été ma première expérience du pays. Une fois libéré, Serge, voyant que j'avais survécu et qu'il n'avait pas réussi à se débarrasser de moi, m'a considéré digne de l'accompagner là-bas. C'est comme ça qu'on s'est donné rendez-vous à Kaboul, et que j'y ai rencontré Claude. Pour mon plus grand malheur !



C. : Et il s'est rendu compte qu'il n'y avait pas besoin de faire autant d'effort pour voyager avec Serge, qu'il prenait vraiment n'importe qui ! Moi, j'avais fait des études de graphisme à l'Ecole Cantonale d'Art de Lausanne. Je faisais de la mise en page de livres féministes. J'avais rencontré Serge en Iran moi aussi, indépendamment de Paolo.



S. : Il était venu en Iran avec un copain parce qu'il ne savait pas quoi faire de sa vie, et il s'était rendu compte là-bas que sa mission était d'acheter des tapis... Il pensait que j'étais un connard de journaliste...

C. (opinant) : C'est vrai.

S. : Mais son copain lui a dit « Non, il paraît qu'il est sympa ! ». Donc ils sont venus à la maison, il s'est installé et tous les jours, il revenait du bazar avec des nouveaux tapis qui s'empilaient chez moi. Avant ça, moi, j'étais à Zurich, je m'ennuyais un peu, et j'avais comme projet de m'installer à Téhéran, comme correspondant. À l'époque j'avais dit à ma femme « On va aller en Iran, et si ça ne te plaît pas, on continuera jusqu'en Inde ». Mais en fait on s'est arrêté à Téhéran. Et on a divorcé... Vers Noël 2001, je reviens enfin en Suisse, pour trouver un nouvel ap-

partement, et j'appelle Claude au bout d'un mois, en lui disant que je dois partir en Afghanistan, puisque j'avais mon rendez-vous avec Paolo, que je suis seul en bagnole, et que j'ai besoin d'un copilote. Voilà où on en était quand on s'est retrouvé là-bas.

**Pourriez-vous nous raconter un peu dans quel état vous avez trouvé l'Afghanistan, et est-ce qu'il y avait de la presse étrangère sur place ?**

C. : À Kaboul il y avait le monde entier, une vraie fourmilière internationale : des milliers de journalistes, humanitaires, personnels des Nations unies, des militaires. Mais à peine sorti de la capitale il n'y avait pratiquement plus d'occidentaux. Ce qui nous a surpris en découvrant ces images vingt ans plus tard, c'est à quel point nous étions seuls étrangers perdus au milieu de l'Afghanistan. Trois protestants entrent dans une voiture : c'est littéralement le début d'une blague...

P. : Claude et Serge sont Suisses, donc calvinistes, et moi hollandais, donc luthérien, avec en plus un père pasteur missionnaire. Donc autant, moi, j'ai baigné dans la religion dès l'enfance, mais Claude et Serge ont plus grandi dans la mentalité protestante, qui sort d'une blague effectivement ! La première fois que je suis allé chez le grand père de Serge, dans une magnifique maison à Genève, pour déjeuner, il nous a donné des boîtes de conserves à la viande, mais vraiment la viande la plus pourrie, directement ouvertes sur la table, sans assiette !

S. : Comme ça pas de vaisselle ! Temps gagné !

P. : Je connaissais un peu ça, côté hollandais, mais pas à ce point. Donc j'ai compris beaucoup de chose de Serge ce jour-là. Claude est plus un protestant de gauche, donc avec un goût prononcé pour toutes les causes perdues possibles, surtout celles qui ne sont pas les siennes.

C. : Il y a un rapport à l'argent très différent des deux côtés. C'est toujours là-dessus que Paolo et Serge s'engueulent. Blague à part, on

a assez vite compris, dans cette voiture, que j'allais occuper tout l'espace que les deux n'occupaient pas. Le Tour du monde en 80 jours, il est pas raconté par Philéas Fogg. Lui ne voit pas le monde. Il reste dans sa chambre, il fait des calculs, il est tout le temps en retard, il passe des coups de fil, il envoie des fax (sic)... En réalité, c'est Passe-partout qui voit le monde. Il faut toujours prendre quelqu'un dans ses bagages. Comme les empereurs mongols qui avaient toujours avec eux un hagiographe. Parce que eux, ils étaient occupés à envahir les pays, ils passaient leur temps à tout brûler ! Je me suis toujours dit que Serge avait pris quelqu'un en plus dans la bagnole en se disant « On verra bien ce qu'il se passera, ça peut donner quelque chose ». Et ça exprime, encore une fois, ce côté protestant : quand il y a un espace de libre, il faut le remplir, avec quelqu'un qui va pouvoir... (cherche ses mots)

S. (opinant) : Produire !

C. : Voilà ! Si dans la bagnole, il y a un type de plus pour produire, c'est très bien !

**La dimension la plus marquante du film, c'est évidemment la perte finale des bandes vidéos. Comment vit-on la disparition d'une telle somme ? Ce doit être aussi violent que de perdre un journal intime.**

C. : Alors non, parce que ça n'était pas une somme à mes yeux. La somme, c'était nos photos. Ça, c'était beaucoup plus précieux. Si je les avais perdues, ça aurait été une catastrophe. La perte de mes dizaines de cassettes, j'ai trouvé ça dommage, il y avait quelques scènes que je trouvais marrantes, (surtout les engueulades), mais je ne pensais pas qu'il y avait de quoi faire un film. C'est seulement quand je les ai retrouvées que j'ai pensé qu'il y avait peut-être la matière. De toute façon, moi je travaille toujours sur des vieilles images, donc je suis content d'avoir fait ce film 20 ans plus tard.



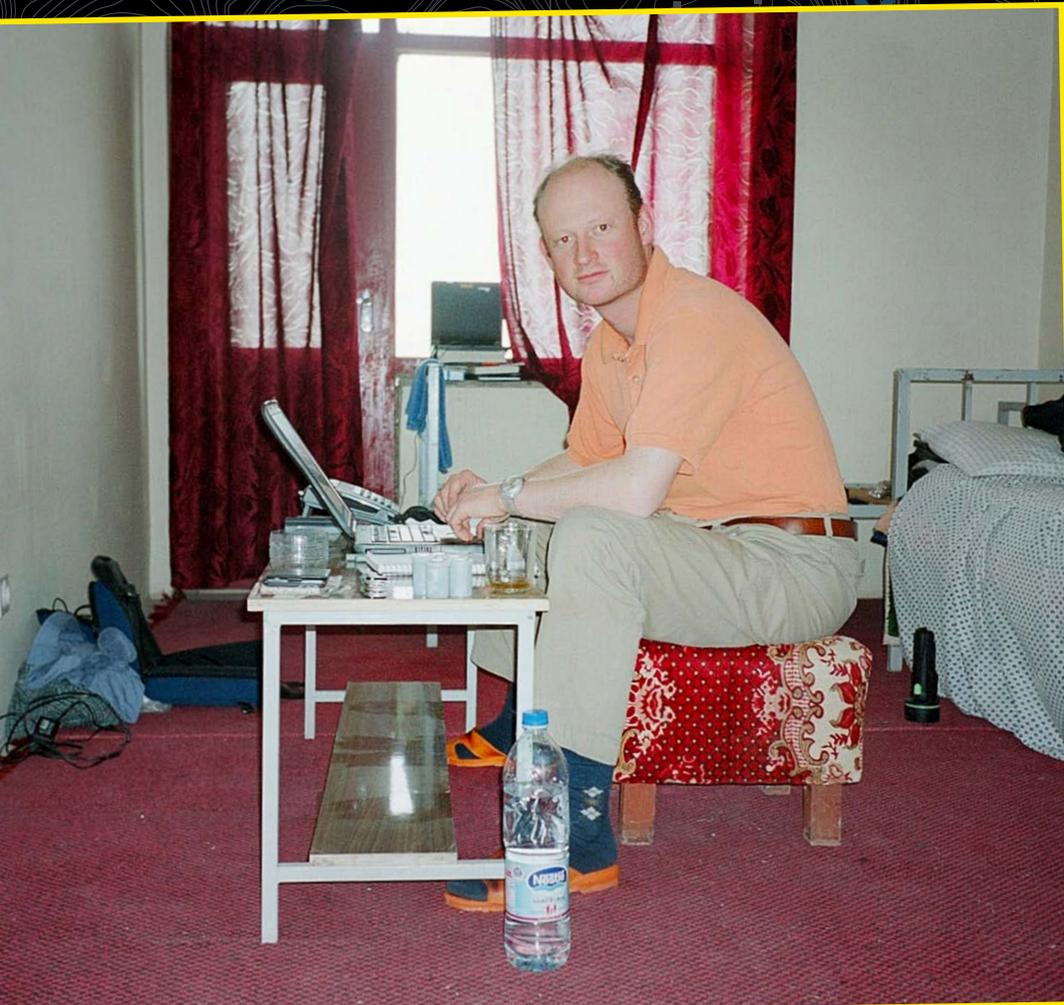
**Qu'est-ce que ces deux décennies d'attente ont apporté, ou non, au film ? Avez-vous, tous les trois, des regrets sur ce qu'il aurait pu être 20 ans plus tôt ?**

C. : Non, on n'a plus de regrets. Les histoires, elles se mûrissent. Avant ce voyage, je me retrouvais souvent face à des gens avec énormément de bagout, face auxquels je n'avais rien à dire. Et quand on est rentré d'Afghanistan, avec Paolo et Serge, on se retrouvait à des tables, et c'était parti ! On avait des histoires à l'infini. On pouvait raconter des trucs incroyables, et parfois seulement à moitié parce que sinon les gens ne nous auraient pas crus ! C'est un voyage qu'on a raconté des dizaines de fois, comme sur le zinc d'un buffet de gare, et à force, un jour, j'ai fini par être prêt à le raconter par l'image. Même si je ne l'étais pas tout à fait, parce que je ne savais toujours pas quel film je voulais faire quand j'ai commencé le montage.

■ **Quand on redécouvre toutes ces bandes, par quel côté attaque-t-on une telle montagne d'archives ? Est-ce que Claude vous a prévenus de son projet, Serge et Paolo ?**

(Serge et Paolo font non de la tête)

C. : Mais parlez un petit peu, tous les deux !



S. : Il nous a rien demandé. Il nous a seulement dit « J'ai retrouvé les bandes. Ça vous va si je fais le film tout seul ? Vous inquiétez pas, vous serez pas trop ridicules ».

P. : Au début, il nous a présenté ça comme un film sur nous. Serge et moi on était un peu inquiets tout de même, mais au bout de 4 ou 5 versions de montage, c'est vraiment devenu le film de Claude. Sa force, ça n'est pas Serge et moi, c'est son histoire personnelle.

S. : On était d'abord les personnages principaux, et on est peu à peu devenu les figurants.

P. : Et c'est très bien, c'est ça qui fait que ça fonctionne. On était beaucoup plus sceptiques face aux premières versions du film, même si on disait à Claude que c'était son film, qu'il faisait ce qu'il voulait. Mais quand ça s'est recentré sur son histoire, avec nous simplement en toile de fond, c'est là que ça a pris tout son sens.

■ **Quelle a été la première séquence à avoir été montée, et à t'avoir donné la sensation d'avoir un potentiel film entre les mains ?**

C. : Ça a toujours été la scène d'engueulade dans la voiture. Elle dure 1h30, et je me disais qu'on pouvait avoir un film uniquement avec elle, avec des micro-pauses, en y revenant en permanence. Avec ses moments d'accalmie, de reprise... Au début ils pensent avoir dépensé un peu trop d'argent, puis beaucoup trop d'argent, puis ils se rendent compte que non seulement ils ont tout dépensé, mais qu'en plus ils ont des dettes ! Moi je pensais que ça ferait un super film, mais les producteurs m'ont calmé.

S. : Surtout cette cassette d'engueulade, c'est la seule que tu avais gardé et que tu n'avais pas filé au mec qui était censé les numériser avant de toutes les perdre.

### **L'idée de cette voix-off très caustique a été immédiate ?**

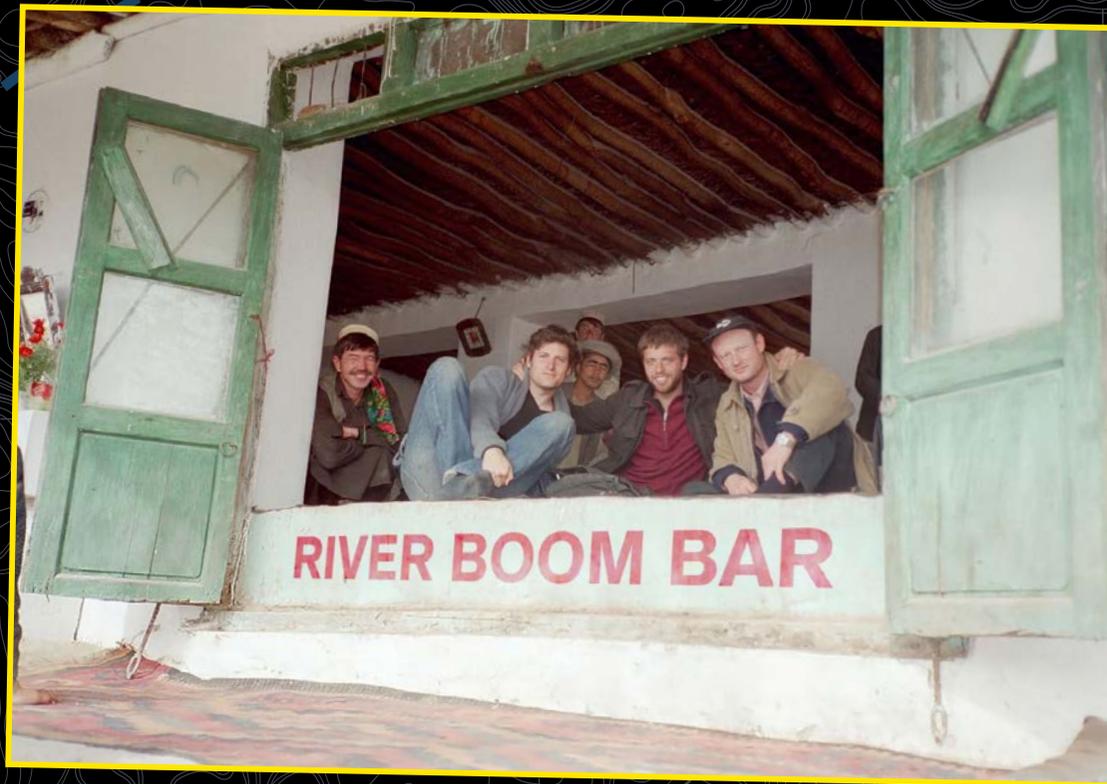
C. : Oui, parce que j'ai toujours raconté cette histoire comme ça. Avant de faire du cinéma, je faisais des romans-photos en soirées. Avec un micro, et un bouton pour passer les images. C'est un super rythme, parce qu'il faut accrocher son auditoire d'emblée, avoir une pirouette pour la fin, ne pas être trop long... C'est un procédé que j'ai toujours adoré. Et puis la voix-off permet de rattraper beaucoup de choses. On peut tout raccommoier au dernier moment.

**Claude ne prend de gant avec aucun de vous, pas même avec lui. Il se présente comme un bavard insupportable, Paolo comme ayant un ego très fort, et Serge comme un leader borné qui ne prend absolument pas en considération les inquiétudes de ses amis. Claude, tu as toujours cherché à te moquer de tout le monde ?**

C. : Oui, bien sûr. Au cinéma, les personnes parfaites ne sont pas intéressantes. On s'emmerde avec les gens parfaits... Il y a cette image d'Epinal des reporters de guerre comme des types qui n'ont peur de rien, qui sont là pour traquer la vérité, rendre la justice... Ils n'ont qu'une seule face. Moi j'aime bien montrer leurs failles, et surtout comprendre pourquoi ils sont là. Le fait que ces trois gars ne s'entendent pas complètement m'a beaucoup servi pour le film. Ça me permettait de mettre les personnages au premier plan, et d'avoir l'Afghanistan en second plan. On apprend des choses sur le pays bien sûr, mais par la bande. Ce n'est pas un film sur l'Afghanistan.

**Tu abordes notamment un sujet tabou dans ce milieu, celui de la peur, que tu montres frontalement, même sous couvert de dérision.**

C. : J'avais très peu de séquences où Serge et Paolo avaient peur. Par miracle, j'ai filmé la scène où ils ont vraiment flippé, au passage du checkpoint, à la fin du film. Et encore, si je ne l'avais pas coupé comme je l'ai fait, on aurait vu que Paolo avait plus peur pour ses négatifs que



pour lui-même ! « Est-ce que je laisse mes négatifs ici, au cas où on se fait assassiner, pour que mes photos survivent ?! »

S. : Moi j'avais peur du téléphone satellite, qu'on avait planqué sous la banquette, dans une énorme valise.

P. : On se serait fait tuer à cause de ce téléphone débile, alors que quelques jours avant, quand on en avait vraiment besoin, Serge, tu ne voulais pas qu'on l'utilise pour appeler du secours !

S. : Mais on était en plein orage, il n'aurait jamais rien capté !

P. : Ce que je trouve extraordinaire chez Claude, et rétrospectivement dans ce voyage, c'est qu'il n'était pas journaliste de guerre, pas réalisateur, pas photographe... Donc il était dans une position de pure

innocence. Un peu comme les enfants qui pointent les gens du doigt en disant « Pourquoi il est gros le monsieur ? ». Ils n'ont pas de filtre et disent les choses de la pire manière possible. Vraiment, je trouvais Claude insupportable ! Il était tout ce que je n'aimais pas : un mec pas sûr de lui, qui doutait tout le temps, qui posait plein de questions déplacées, qui ne connaissait rien à rien, qui n'était pas admiratif de toute la mythologie du journaliste de guerre, donc pas admiratif de moi... J'avais honte quand on allait à des soirées avec d'autres journalistes, parce qu'on passait vraiment pour des baltringues, avec lui dans nos pattes qui demandait tout le temps si tel endroit était dangereux, qui



montrait qu'il avait peur ! Alors que quand tu es journaliste de guerre tu dois toujours donner l'impression que tu n'as jamais peur de rien. Il faisait tomber complètement le masque que nous enfilions. Il déconstruisait à chaque fois notre façon de voir les choses, de les raconter, et c'est la chose la plus saine qui soit. Avec Serge, nous cherchions justement à proposer des histoires et des photos à contre-courant de ce que faisait la presse à l'époque. Mais Claude élevait cet art du contre-pied à un niveau supérieur. C'est ça la grande leçon qu'il m'a apprise. Et la raison pour laquelle je ne l'ai pas tué ! Ça a révolutionné ma façon de regarder, et c'est ensuite devenu le mantra de notre maison d'édition, Riverboom : regarder les choses différemment, éviter les clichés. La peur a une énorme part dans cette éthique, parce que quand tu as peur, tu es honnête, sans filtre.

**De fait, l'ancrage émotionnel du spectateur vient surtout de Paolo, dont on comprend l'agacement face à la tornade Claude !**

P. : Ce qui est génial, c'est qu'il est tellement sincère que tu ne peux pas le détester pour ça. Au début, c'est insupportable, parce que tu crois que c'est une pose. Cette façon de s'extasier devant des carottes en plein milieu d'un bazar !... Le premier réflexe c'est de lui foutre une claque ! Mais quand tu te rends compte qu'il trouve ces carottes VRAIMENT extraordinaires, au point de prendre du plaisir à les prendre en photo, ce qui était inconcevable pour moi, tu finis par te dire « Ok, c'est un génie en fait... Il est dans une autre dimension... »

C. : Mais quand je me vois à cette époque, je m'irrite beaucoup aussi ! Je courais partout, ce qu'il ne faut surtout pas faire ! Tu attires l'attention, et les gens ont envie de te tirer dessus, tu deviens une proie !

S. (hilare) : Non seulement il courait, mais en plus il courait penché en avant, d'une façon tellement ridicule !

P. : Son truc, c'était d'arrêter les gens, parce qu'il faisait des séries photographiques et qu'il voulait les faire tous poser de la même façon.

(Se met à imiter Claude avec une voix suraiguë) « Arrêtez-vous !!! Ne bougez plus !!! Mettez-vous là !!! » Les gens comprenaient rien, ils flipaient ! En plus il transpirait énormément... C'était très embarrassant !

C. : Je suis d'accord...

**Enfin, finalement, est-ce que vous ne composez pas, à vous trois, le grand reporter idéal : consciencieux, inconscient et déconneur ?**

P. : Je ne pense pas qu'il existe. Le reporter tel qu'on l'imagine, il est plat. Ce que montre Claude avec son film, c'est qu'il y a tellement plus que deux dimensions. À l'époque, on était vraiment des amateurs. Le seul vrai pro, c'était Serge, mais lui aussi avec une méthodologie qui n'était pas celle des écoles de journalisme.

C. : Moi j'ai eu la chance de pouvoir m'appuyer sur eux, sur cette base très solide. C'est plus facile de regarder à côté si les autres regardent la route.

S. : Ce que ne montre pas complètement le film, c'est qu'on a vraiment bossé comme des fous. Le nombre de rendez-vous qu'on a enquillé avec des chefs de village, des chefs de guerre...

C. : Un vrai truc de protestant encore. On se repose jamais, on n'est jamais peïnards, à boire du thé... Et même moi j'ai énormément bossé, parce que je filmais et photographiais en même temps.

**Qui êtes-vous devenus après ce voyage, et avez-vous tout de suite senti une transformation ?**

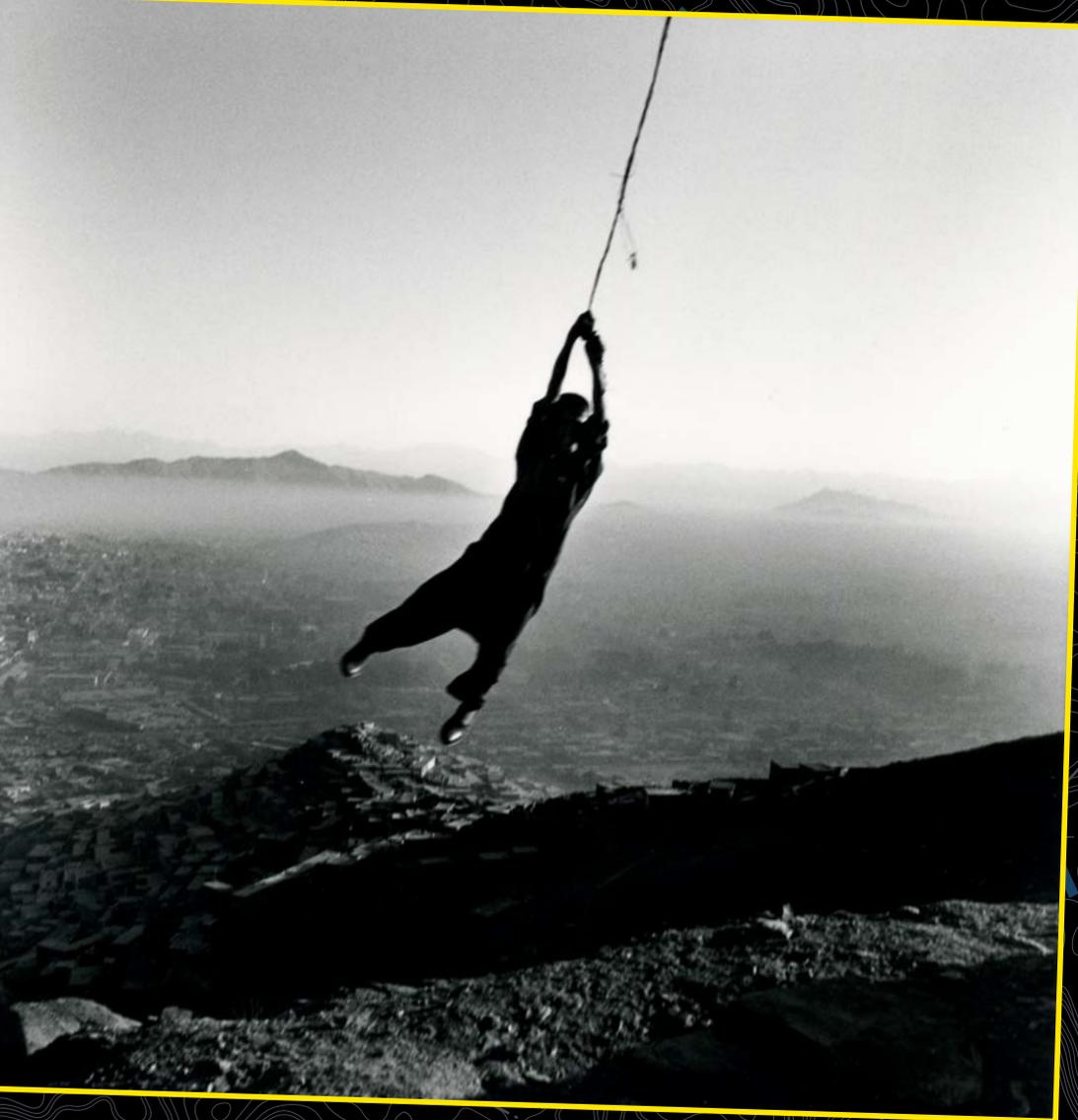
C. : Ah moi ça a totalement changé ma vie ! Jusque-là, j'avais une vie très ennuyeuse, très sédentaire. Et tout d'un coup j'avais une place. Faire des mises en page de livres, ça ne me donnait pas une place. Je me souviens d'une discussion avec Paolo à l'époque : on s'était demandé, dans le fond, quel était notre but dans la vie. Et on était arrivé



à la même conclusion : « On veut faire partie de la bonne équipe... » J'avais trouvé mon équipe ! C'était dingue ! Avant ce voyage, j'étais un peu largué. J'avais perdu mes parents, j'étais plus du tout en phase avec tous mes copains suisses... Et tout d'un coup, je découvrais deux mecs avec qui il suffisait d'appuyer sur un bouton et c'était une fusée qui décollait ! On est reparti en Afghanistan, puis en Irak, en Chine... J'avais trouvé mon truc. Je ne m'emmerdais plus. Moi qui venais de ce monde arty, tout d'un coup, l'aventure était là. Elle était revenue surtout ! Serge et Paolo m'avaient lancé dans l'aventure.

S. : On a fait à peu près 10 ans de boulingues, et des bouquins ensemble. C'est moi qui ai un peu trahi cette équipe parfaite, en acceptant un job qui m'a fait passer de l'autre côté de la barrière, en cessant d'être le pigiste pour devenir le chef. J'ai d'abord été rédacteur en chef adjoint du Temps, puis directeur adjoint des rédactions du Monde.

P. : Ça a tout changé pour moi aussi. J'ai continué la photo, mais ce voyage m'a ouvert à beaucoup d'autres écritures visuelles. Avec Serge



et Claude, on a créé Riverboom, une maison d'édition très libre, une activité géniale, une vraie gymnastique d'idées. En parallèle, je suis devenu curateur d'un festival de photo en Italie, et, avec Serge, on a fondé la revue Kometa. 30 ans après, on continue de travailler tous les trois ensemble. Et ce film nous a encore plus rapprochés parce qu'il nous oblige à nous voir régulièrement.

**À la fin du film, Claude dit que si un jour il a des enfants, il aimerait leur parler de cette aventure. Que leur avez-vous transmis de cette histoire incroyable ? Avez-vous attendu le film pour leur en parler ?**

C. : Mes enfants sont les plus jeunes, donc je ne leur ai pas beaucoup parlé de l'Afghanistan. Par contre, ce qui est drôle, c'est que je suis le parrain du fils de Paolo, et qu'il n'est pas du tout comme son père : il est calme, extrêmement prudent... Je me suis rendu compte que je n'avais pas du tout transmis ma nature à mes enfants, qui sont comme Serge et Paolo, alors que le fils de Paolo est exactement comme j'étais.

P. : Moi, je n'ai pas beaucoup raconté ces histoires aux miens, et le film a été une occasion extraordinaire. Ils ont adoré.

S. : Ma fille a 20 ans, c'est la plus âgée des trois, parce que je suis celui qui a fait les choses le plus méthodiquement. Je lui ai filé mes bouquins, qu'elle n'a jamais lus, mais elle a vu le film, qu'elle a adoré. Mais elle pense qu'on est un peu tarés. (Se tourne vers Claude) À ton avis, pourquoi elle ne veut pas venir avec moi en Ukraine la semaine prochaine ?...

# Claude Baechtold

## RÉALISATEUR

### BIOGRAPHIE

Né à Lausanne, diplômé de L'ECAL en communication visuelle, Claude Baechtold est un photographe, journaliste et cinéaste suisse. C'est en Iran qu'il développe un travail photographique compulsif qui organise le pays en familles visuelles décalées.

Il se forme ensuite au cinéma et au journalisme en filmant les reporters Serge Michel et Paolo Woods qu'il suit en Irak et en Afghanistan et avec qui il fonde le collectif Riverboom sur la rivière éponyme.

Si on devait résumer l'approche de Claude Baechtold, ce serait filmer d'abord et réfléchir ensuite, à l'instar de la grande charge de la cavalerie française à Waterloo, avec hélas les fâcheuses conséquences que l'on sait sur l'issue de la bataille. Et pourtant il arrive que certaines campagnes échappent au désastre. Ainsi, son Guide touristique du Pôle Nord lui vaut le grand prix images de la ville de Vevey, et son manuel de survie pour orphelin est nominé au Prix Élysée 2020.



Journaliste d'investigation, il co-écrit en 2021 pour le média Heidi.news une enquête sur l'industrie du béton dont l'adaptation en bande dessinée paraîtra en avril 2024 sous le titre: Béton, enquête en sable mouvant, aux Presses de la cité à Paris.

Riverboom est son premier long métrage cinéma. Il vient de recevoir le Prix Mitrani au Fipadoc de Biarritz et le prix Jeanne Moreau au festival Premiers Plans d'Angers. La sortie en salles est prévue pour septembre 2024.

# Liste artistique

Claude BAECHTOLD  
Serge MICHEL  
Paolo WOODS

# Liste technique

**Producteurs** ..... Luc Peter et Katia Monla  
**Sociétés de Production** ..... INTERMEZZO  
**En coproduction avec** ..... RTS Radio Télévision Suisse  
..... Unité des documentaires,  
..... Steven Artels et Bettina Hofmann  
**Avec le soutien de** ..... l'Office fédéral de la culture (OFC)  
..... Cinéforum et la Loterie Romande  
..... Fonds culturel SUISSIMAGE  
**En partenariat avec** ..... Reporters sans frontières  
**Scénario** ..... Claude Baechtold  
**En collaboration avec** ..... Kévin Schlosser et Katia Monla  
**Image & son** ..... Claude Baechtold  
**Montage** ..... Kévin Schlosser  
**Distribution France** ..... ZINC.  
**Ventes internationales** ..... ZINC.